

L'actualité de l'étude de mœurs
Les *Hermites* d'Étienne de Jouy

Judith Lyon-Caen

La série des *Hermites* (ou *Ermites*) d'Étienne de Jouy, dont la publication commença dans la *Gazette de France* le 17 août 1811 pour se terminer bien des années plus tard, dans le *Mercure de France*, sous la Restauration, a ce curieux privilège de faire partie de ces écrits souvent cités mais rarement étudiés. Les *Hermites* sont généralement inscrits dans la généalogie de l'écriture sur Paris et du mythe de Paris au XIX^e siècle, quelque part après Mercier, tout juste en amont du foisonnement de tableaux collectifs de Paris caractérisant la première décennie de la monarchie de Juillet. On ne peut dire, au juste, que Jouy tienne une place prépondérante dans cette histoire du mythe littéraire de Paris : il apparaît plutôt comme l'un des seconds rôles d'une aventure qui réunit bien des grands noms de la littérature du XIX^e siècle, dont Balzac, Hugo et Baudelaire. Pierre Citron, dans sa monumentale étude sur la *Poésie de Paris*, ne le voit que comme un des « descendants plus lointains des œuvres de Mercier sur Paris¹ ». Karlheinz Stierle, dans la *Capitale des signes*, ne lui accorde qu'une rapide mention au cours d'une généalogie de la figure du flâneur².

Les hommes du XIX^e siècle accordaient à Jouy un rôle plus important. Ernest Legouvé, dans ses souvenirs publiés à la fin du XIX^e siècle, souligne le caractère inédit des textes de Jouy : « Tout était nouveau dans l'Ermite : la forme, le titre, le sujet, l'auteur. Homme du monde, homme

1. Pierre Citron, *La Poésie de Paris dans la littérature française, de Rousseau à Baudelaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1961, vol. I, p. 156.

2. Karlheinz Stierle, *La Capitale des signes. Paris et son discours*, traduit de l'allemand par Marianne Roger-Jacquín, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 127.

de plaisir, batailleur, causeur, il racontait sa vie de tous les jours en racontant la vie de Paris. Ce qu'on appelle le Parisianisme est parti de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*. L'école de la chronique est partie de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*³ Charles Monselet, auteur notamment de la série des *Ruines de Paris* sous le Second Empire, voyait également en Jouy un précurseur, le « premier feuilletoniste de genre » : « il retroussa ses manchettes [...] et se prit nous raconter en petits tableaux anodins les mœurs et la société auxquelles il avait l'honneur d'appartenir⁴ ». Paris, le feuilleton, les « petits tableaux anodins » et « les mœurs » : une formule dont la presse et la librairie du XIX^e siècle useront largement.

Jouy apparaît donc tout à la fois comme l'un des promoteurs de l'écriture sur Paris et comme l'un de ceux qui firent de l'étude des mœurs l'un des thèmes et l'une des rubriques de prédilection de la presse du premier XIX^e siècle. En juillet 1836, dans le premier feuilleton de *La Presse* nouvellement créée par Émile de Girardin, Frédéric Soulié définit l'étude des mœurs comme la forme d'écriture la mieux à même de rendre compte de la vie sociale : il y voit le moyen de recueillir les « mémoires d'une nation, récits souvent plus intéressants que la solennelle histoire qui les domine » – la formule n'est pas sans rappeler l'opposition balzacienne entre l'histoire des mœurs et l'histoire squelettique des « historiens en toges qui se croient grands pour avoir enregistré des faits⁵ ». Soulié rend alors un hommage indirect à Jouy en évoquant le modèle de la « peinture de salon, de la rue, de la boutique, de magasin, de mansarde, de la chaussée d'Antin et du Marais [...] ». Jouy lui-même se posait volontiers en fondateur : en 1831, vétéran des lettres, il rappelle dans sa collaboration au recueil collectif publié par Ladvoat, *Paris ou Le livre des Cent et un*, qu'il a exercé « des fonctions d'observateur » « à peu près seul, à Paris, pendant vingt ans⁶ ». Frédéric Soulié, comme Monselet, insiste sur une caractéristique vite oubliée des *Hermite* : le fait d'avoir été des articles de presse

3. Ernest Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, Paris, Hetzel, 1887-1888, 2 volumes, vol. 1, p. 137-138.

4. Charles Monselet, *Les Ressuscités*, Calmann Lévy, 1890, p. 7.

5. Introduction aux *Études philosophiques*, *La Comédie Humaine*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome X, p. 592.

6. « De l'ingratitude politique », *Paris ou Le livre des Cent et un*, Ladvoat, 1831, tome I, p. 229. « L'à peu près » fait sans doute allusion à la concurrence de Balisson de Rougemont qui lança en 1815 un « Rôdeur français » dans le *Journal général*, où Jouy avait un temps publié ses chroniques.

avant de devenir des livres, tous publiés chez Pillet, et d'avoir occupé, à un rythme hebdomadaire, la case feuilleton de la *Gazette de France* sous l'Empire, puis d'avoir constitué une rubrique dans le *Mercure de France* sous la Restauration. Jouy se voyait volontiers comme un technicien de l'écriture de presse, rappelant par exemple que « quand on parle au public dans un journal, il faut autant qu'on peut dire de bonnes choses mais il faut surtout les dire vite et songer, en écrivant, à l'impatience des lecteurs et à la brièveté du feuilleton⁷ ». Néanmoins, la recomposition de l'écriture périodique en livre chez Pillet dès la fin 1811 suscite un discours sur la valeur pérenne de ces articles. Dans le dialogue liminaire entre « un libraire », qui vient « proposer de réunir [les] feuilletons en un volume » et « l'auteur de *L'Hermite* », ce dernier exprime dans un premier temps sa surprise face à ce projet incongru : « Réunir des articles de journaux ! Y pensez-vous ? Ces bluettes littéraires ne sont faites que pour amuser le lecteur pendant qu'il déjeune, ou pour l'endormir quand il se couche ; encore, la plupart du temps, ne remplissent-elles que la dernière partie de leur destination. Elles n'ont qu'un jour à vivre, et je ne vois pas la nécessité de les enterrer ensemble⁸. » Le libraire, pour convaincre un auteur faussement réticent, évoque alors les illustres journaux des gens de lettres du siècle précédent, citant *Le Pour et le Contre* de l'abbé Prévost ou *The Spectator* de Steele et Addison. Telle est donc la tradition littéraire autorisant la mise en livre. Seulement, à la différence de Prévost ou d'Addison, Jouy ne façonne pas l'actualité en écrivant son journal : il n'est qu'un journaliste parmi d'autres, occupant une rubrique hebdomadaire dans un journal politique quotidien. Quand en 1815, Jouy revient à la *Gazette de France* après un passage au *Journal général de France*, la direction de celui-ci n'hésite d'ailleurs pas à appointer un autre journaliste, Balisson de Rougemont, pour tenir tous les samedis la rubrique abondée par l'*Hermite*.

Les *Hermite* occupent donc une rubrique hebdomadaire, le « bulletin moral de Paris », dans la *Gazette de France* à partir de 1811. C'est en revenant à cette caractéristique, qui distingue Jouy aussi bien de Prévost ou de Marivaux que de Mercier (qui publia sans ordre ni régularité des frag-

7. *L'Hermite de la Chaussée d'Antin* dans le feuilleton de la *Gazette de France*, 11 janvier 1812.

8. Avant-Propos de *L'Hermite de la Chaussée d'Antin. Observations sur les mœurs et les usages parisiens au commencement du XIX^e siècle* [par la suite HCA], Paris, Pillet, 1811, p. VIII.

ments de son *Tableau de Paris* dans de nombreux journaux) que l'on voudrait ici s'intéresser aux *Hermites* comme pratique d'écriture *située*. La plupart des études sur l'écriture de Paris privilégient en effet une approche globale et thématique, qui établit des généalogies, des héritages, des émergences sans se soucier des conditions de production, de diffusion et d'appropriation des textes. Dans notre cas, une telle approche conduirait à relier, par exemple, les thèmes de prédilection de Jouy à ceux des écrits ultérieurs sur Paris. On noterait ainsi certaines filiations (le regard intrusif de l'observateur, la vision panoramique de la ville, l'obsession des contrastes et du déchiffrement des apparences) et certaines absences (la figure du flâneur ou de l'omnibus, signes de la modernité urbaine selon Karlheinz Stierle), que l'on pourrait expliquer à la fois par l'état des structures urbaines à la fin de l'Empire et par les représentations collectives dont elles faisaient l'objet. Une telle démarche présente avant tout l'inconvénient d'une grande circularité puisque ces « représentations collectives » dont les mutations expliquent les variations thématiques des textes sont en général construites par les historiens à partir de ces mêmes textes⁹.

La perspective adoptée ici vise précisément à sortir les *Hermites* de cette histoire patrimoniale de Paris et ses mythes littéraires pour éclairer l'écriture de Jouy en son premier lieu de publication : le journal. On voudrait tenter de restituer ainsi les conditions premières de lisibilité des *Hermites*, – qui apparaissent d'ailleurs comme les raisons actuelles de leur illisibilité partielle. La lecture moderne des textes de Jouy, souvent gênée par les nombreuses scories « d'actualité » qui viennent brouiller la description des mœurs, tend en effet à ne sélectionner dans les recueils des *Hermites* que les passages capables de faire « tableau de Paris ». Revenir à la publication des *Hermites* dans les journaux, c'est courir le risque de l'opacité – bien des feuilletons exigeraient une érudition démesurée pour devenir intelligibles – afin de comprendre le geste de Jouy et de s'interroger sur les raisons de son succès.

9. Pour un exemple d'utilisation historico-thématique de la littérature sur Paris, voir Victoria E. Thompson, « Telling spatial stories: Urban Space and Bourgeois Identity in Early Nineteenth Century Paris », *The Journal of Modern History*, 75, 2003, p. 523-556. Simone Delattre, dans le prologue de son livre sur la nuit à Paris revient longuement sur les difficultés présentées par ce type d'usage documentaire (*Les douze heures noires. La nuit à Paris au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2002).

LES MŒURS CONTRE LA POLITIQUE

À la différence de Mercier, Jouy ne publie donc pas périodiquement des morceaux de tableaux de mœurs dans des journaux, mais plie l'étude de mœurs à la périodicité d'un journal politique. En août 1811, il lance dans la *Gazette de France* une rubrique hebdomadaire intitulée « Bulletin moral de la situation de Paris », paraissant tous les samedis. Il s'agit de renouveler une rubrique moribonde, « l'article *Paris* », voué aux plus insignifiants des faits, en y insufflant l'esprit de Mercier : « peut-être aurait-on déjà remarqué qu'un article *Paris* laisse à désirer quelque chose de plus que l'annonce d'une soirée littéraire, du nettoyage de l'égout de la rue du Ponceau, du phénomène d'un veau à deux têtes, ou du pavage de la rue des Quatre-vents. Cette réflexion nous a conduits à chercher les moyens de recueillir une foule de détails domestiques, de circonstances fugitives, d'événements journaliers, auxquels il est possible d'ajouter un nouveau degré d'intérêt en les rattachant à des souvenirs politiques ou littéraires : la diversité des mœurs, parmi les habitants de cette immense capitale, est le résultat nécessaire d'une population considérable et d'une extrême civilisation ; on peut y puiser le sujet d'un grand nombre de petits tableaux dont l'histoire ne dédaignera pas de faire un jour son profit¹⁰. »

Pour bien considérer ce qu'est ce « bulletin moral », il faut souligner qu'en ce mois d'août 1811, l'offre périodique est fort restreinte. Depuis le mois de février, seuls quatre quotidiens politiques parisiens sont en effet autorisés : ce sont, outre la *Gazette*, le *Journal de l'Empire*, *Le Moniteur* et *Le Journal de Paris*. Ces quatre journaux sont étroitement surveillés par le Bureau de l'esprit public et ne font paraître que les informations qu'on veut bien leur donner. La propagande impériale et les bulletins de la Grande armée y tiennent une place majeure. En ce sens, la véracité de l'actualité politique y apparaît comme hautement incertaine. Jouy, d'emblée, propose une écriture distancée et une résolution ironique de la question de la vérité de l'information – d'où la reprise, probablement humoristique, de la catégorie du « bulletin ». Dès septembre 1811, il introduit dans son feuilleton un destinataire fictif, « le bourgeois du Marais », qui campe la figure d'un lecteur incrédule : « Habitant de Paris,

10. HCA, I, *op. cit.*, p. 3 (*Gazette de France*, 17 août 1811).

né dans un siècle de merveilles, la vie n'est pour moi qu'un magnifique spectacle », proclame-t-il. Sa vie d'oisif le pousse, « naturellement », à la curiosité et c'est dans cette disposition d'esprit tranquille qu'il aborde le journal. « Nous autres bourgeois, nous sommes naturellement curieux, et les journaux ne sont pas une de nos moindres jouissances : nous n'avons pas besoin d'envoyer des courriers vers le Danube, vers le Dniéper [*sic*], à Londres, à Vienne, à Pétersbourg, pour savoir ce qui s'y passe. Quoique les nouvelles des journaux ne soient pas toujours regardées comme authentiques, je les crois cependant comme mot d'évangile [...]»¹¹. Cette figure de lecteur paresseux permet de prendre en charge l'inauthenticité des nouvelles politiques et de proclamer la supériorité de la parole futile du feuilleton : « ce qui me charme le plus dans la lecture des journaux, c'est le feuilleton, où l'on trouve des jugements tout faits sur toutes les matières. [...] Pour moi, j'éprouve des moments de délices, quand je songe que s'il paraît une pièce nouvelle, s'il s'élève un monument, s'il arrive sur notre horizon une comète, vingt journalistes sont chargés de m'en rendre compte. [...] Je suis fort aise, M. L'Hermite, de ce que vous envoyez au *feuilleton de la gazette de France* vos observations sur les mœurs de la capitale ; je pourrai savoir à quoi m'en tenir sur ce point¹². »

Tel est le programme de lecture esquissé dans ce premier temps de la publication du texte : dans une presse cadennassée, Jouy propose une écriture de l'actualité affranchie de la question de la véracité. La chronique de la vie quotidienne et le tableau des mœurs parisiennes constituent précisément ce terrain sur lequel le journaliste peut écrire sur l'actualité sans se mêler de politique et sans se soucier de l'authenticité des faits rapportés. Les pérégrinations de l'Hermite dans la ville, ses rencontres, ses observations et les menus incidents quotidiens qu'il raconte fabriquent cette actualité parallèle et sans gravité. Dans ce cadre où triomphent l'anecdote et la chose vue, la référentialité est toujours fictive et la fiction toujours référentielle ; la narration mange la description, et les tableaux naissent du montage de petites histoires assorties des commentaires d'un hermite qui se pose en spécialiste de la vie urbaine. L'hermite met en scène tout un monde qui mime et rapporte les bruits de la ville ; mais ces

11. *Ibidem*, p. 62-63 (*Gazette de France*, 21 septembre 1811).

12. *Ibidem*, p. 65-66.

personnages – cochers de fiacre, marchands, voisins, connaissances, parents, rencontres de hasard – sont d'une réalité incertaine. Figures occasionnelles ou récurrentes, comme le bourgeois du Marais, ces silhouettes apparaissent comme vraisemblables sans pour autant renvoyer nécessairement à des personnes véritables. Elles incarnent, au gré des feuilletons, des habitudes, des opinions, des croyances ; leurs expériences sont données, selon les cas, comme particulières ou comme représentatives. Voici, par exemple, un Eugène de Merseuil, « fils d'un [des] parents éloignés » de l'hermite, qui lui permet un petit récit sur la « prison pour dettes¹³ » ; ou Mme de Morville, fondatrice d'un « dîner d'artistes » et maîtresse d'une maison où « l'ostentation et l'avarice se livrent un combat perpétuel ». Le mélange « de luxe et de parcimonie » de ses dîners constitue l'un de ces « véritables ridicules » de la société parisienne que l'hermite se plaît à recueillir et raconter¹⁴. La dite Mme de Morville était peut-être, pour certains des lecteurs de *La Gazette de France*, le masque très transparent d'une personne réelle, et il n'est pas exclu, comme on va le voir, que bien des feuilletons de Jouy aient pu être lus avec de telles clés.

Coexistant, dans l'espace du journal, avec des informations données pour vraies et souvent suspectées d'être fausses, le « bulletin moral » de l'hermite apparaît comme un écrit à la fois vraisemblable et actuel, à la référentialité flottante. Peut-être, comme le suggère le bourgeois du Marais, cette incertitude est-elle à la source du plaisir qu'ils procuraient à leurs lecteurs sous l'Empire. De fait, Jouy ne cesse d'en jouer, proposant à son public divers modèles d'appropriation. Le premier, qui permettrait de réduire l'incertitude portant sur la référentialité, est celui de la lecture à clefs. Jouy l'évoque en 1812 dans l'avant-propos du deuxième volume de *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, pour la rejeter fermement, ce qui n'exclut évidemment pas sa pertinence : « Quelques personnes, constamment occupées de chercher des *clefs* à mes caractères, des modèles à mes portraits, cherchent à me faire une réputation de médisance et de malignité, au prix de laquelle la plus haute gloire littéraire me paraîtrait beaucoup trop payée¹⁵. » Seulement, Jouy n'a à opposer à cette lecture maligne que

13. « La prison pour dettes », *La Gazette de France*, 7 février 1812 et *HCA*, III, 1813, *op. cit.*, p. 66.

14. « Quelques ridicules », *La Gazette de France*, 5 février 1813, et *HCA*, III, *op. cit.*, p. 79-80.

15. « Avant-Propos », *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, tome II, Paris, Pillet, 1812, p. II.

sa bonne foi : « La seule crainte de donner un prétexte à ce reproche m'aurait déjà forcé à renoncer à ce travail, si je n'avais pas l'amour-propre de me croire suffisamment défendu contre une accusation de cette nature, par l'opinion de mes amis, par mon ouvrage lui-même, et, j'ose le dire, par mon propre caractère¹⁶. » Le lieu d'une telle déclaration est décisif : l'avant-propos accompagne l'opération de mise en livre des feuilletons, et il s'agit avant tout d'arracher les bulletins à l'éphémère auquel les condamne toute référence trop située, fût-elle cryptée par une clef. Il existe donc une lecture journalistique des feuilletons, dans laquelle le lecteur averti serait capable de lire les bulletins de l'hermite comme des textes transparents sur la société parisienne réelle ; les lecteurs moins initiés se plairaient, quant à eux, à collecter des indices comme pour résoudre des devinettes ou admettraient de demeurer dans l'ignorance – ce qui revient à lire les bulletins comme autant de petites fictions réalistes. Pour les lecteurs de ses livres (qui peuvent être les mêmes que les précédents, dans une situation de lecture différente), Jouy affiche en revanche une prétention à la généralité : « Dans cette esquisse de nos mœurs (j'en renouvelle ici la déclaration), je m'applique à peindre la société, et non pas telle ou telle société ; à saisir des rapports généraux, et non des traits particuliers : je m'occupe des classes, des espèces, et jamais des individus¹⁷. » L'étude des mœurs et l'écriture des *types* – il s'agit bien de cela – sont du ressort « de la critique », alors que l'observation des personnalités appartient « à la satire », vulgaire et passagère : dans le « moment-livre » des *Hermites*, Jouy revendique ainsi son rattachement à la tradition des moralistes.

L'opération de mise en livre tente donc d'arracher le bulletin à la référentialité du journal pour aller vers une référentialité sociale plus abstraite, et partant plus « littéraire » (c'est le type de « gloire » envisagée par Jouy) : pour reprendre des termes fixés ultérieurement, dans la presse des années 1830, la mise en livre consacre la chronique éphémère de la vie quotidienne des parisiens en étude de mœurs. Dans les deux cas, l'écriture recèle une forte dimension fictionnelle ; mais, dans le cas de la chronique (ou du « bulletin ») il s'agit d'une fiction qui crypte une réalité actuelle ; dans le cas de l'étude de mœurs, la fiction apparaît comme le support du passage à la généralité de la réflexion morale.

16. *Ibidem*, p. II-III.

17. *Ibidem*, p. III.

Il faut pourtant insister sur cette particularité des Hermites en tant que feuilletons de presse : promouvant une référentialité incertaine et désinvolte, ils offrent une forme de résolution à l'obsédante tension entre vérité et mensonge qui pèse sur une presse muselée et pleine de sous-entendus. Le Bourgeois du Marais ne remercie-t-il pas l'Hermite de « laisser son esprit dans un parfait repos » ? Le lecteur, selon les feuilletons et les situations, peut les traduire en descriptions situées de personnes réelles et en commentaires précis de l'actualité, ou choisir de s'en laisser conter par cette société de papier imprécise et foisonnante sans tenter de démêler la « satire » de la « critique », le vrai du faux. Enfin, il peut d'emblée se situer dans une appropriation plus « littéraire » des bulletins, en les lisant comme les fragments d'un tableau moral et social de Paris *in progress*.

LES TRIBULATIONS DE L'HERMITE EN POLITIQUE

Les effets des soubresauts politiques de la fin de l'Empire sur la rubrique de Jouy soulignent pourtant le lien fondamental et paradoxal de ses feuilletons avec l'actualité. Les tensions politiques du début de l'année 1814, la marche des armées alliées vers Paris, font en effet craquer le monde sans heurts de l'Hermite et les incursions de l'actualité politique se multiplient dans le feuilleton. L'entrée des Bourbons à Paris, en avril 1814, contraint l'Hermite à sortir de son univers badin : il se réjouit, avec bien d'autres, de la fin de quinze années de « servitude » et « l'alliance des grandes puissances de l'Europe et la Restauration du trône antique et sacré de nos rois légitimes¹⁸ ». Mais l'avenir de Jouy, comme journaliste, est menacé : celui-ci est d'autant plus fortement identifié au service de l'Empereur qu'avant d'inventer l'hermite, il a été l'un des censeurs appointés du *Publiciste*. Dès le feuilleton du 9 avril évoquant la prise de Paris, Jouy se ménage donc une porte de sortie en soulignant combien son personnage est vieux et fatigué. Le feuilleton du 16 avril est consacré à la « maladie de l'Hermite » : « Les derniers [événements] dont je viens d'être témoin, et auxquels mon esprit et mon cœur ont pris une part trop

18. « La prise de Paris », dans *La Gazette de France*, 9 avril 1814 et *HCA, op. cit.*, tome V, p. 189-190.

active, ont épuisé mes forces ; je me sens attaqué de cette maladie que Fontenelle définit : *une difficulté de vivre*, et j'ai le pressentiment que j'irai bientôt aider Rabelais dans la recherche *du grand peut-être*¹⁹. » Le 20 avril, il se dit près de mourir ; le 22 un bulletin signé du « neveu » de l'hermite annonce sa mort – il a bu, avant de trépasser, « un verre de vin de Bourgogne à la santé de Louis XVIII et à la paix du monde²⁰ » – ; le 30, *La Gazette de France* publie un dernier feuillet, « Le testament de l'Hermite ». Jouy revient une dernière fois aux habitudes bourgeoises en détaillant complaisamment la distribution des biens matériels de l'hermite à ses domestiques et à ses proches, du « grand fauteuil de maroquin à oreillettes » aux « dix-huit portraits de famille », en passant par sa bibliothèque et sa batterie de cuisine.

En avril 1814, Jouy a donc besoin de se débarrasser de son encombrante création pour continuer à écrire : quelques semaines plus tard, il se réincarne sous la figure d'un personnage nouveau et politiquement vierge, le jeune neveu de l'hermite, « Guillaume le Franc-parleur ». Sous cette identité, Jouy quitte en novembre la *Gazette de France* pour proposer son « miroir des mœurs » au tout jeune *Journal général*. Avec la première Restauration, la presse a retrouvé sa liberté de ton et le qualificatif du personnage de Jouy est à lui seul un programme politique. Collaborant par ailleurs au *Nain Jaune*, feuille libérale qui se spécialise dans la satire de la versatilité politique et déplore l'esprit de restauration religieuse, Jouy délaisse la chronique de la vie quotidienne et l'étude des mœurs, rendues caduques par l'accélération de l'actualité politique et le retour d'une certaine liberté de parole²¹. Les feuillets de *Guillaume le Franc Parleur* se lisent avant tout comme des chroniques politiques, et si Jouy utilise le même type de personnages (voisins, parents, rencontres du coin de la rue) ou de situations (conversations de trottoirs ou réunions familiales) que dans *l'Hermite de la Chaussée d'Antin*, c'est pour en faire le support de ses commentaires politiques. L'incertitude du monde ne tient plus ni aux mensonges de la presse, ni au grouillement de la grande ville, dont l'Hermite promeneur se plaisait jusqu'alors à fixer les caractères

19. *Ibidem*, p. 193.

20. *Ibidem*, p. 210.

21. Sur le *Nain Jaune* voir Pierre Serna, *La République des girouettes*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, chapitre V.

éphémères. C'est plutôt que ces temps politiquement troublés sont à la confusion – « confusion » des habitudes et du langage, « bigarrure » de la mode, « incertitude » et « incohérence » des manières. Guillaume déplore le climat de concurrence et de suspicion – « on cherche à établir ses services, et l'on conteste ceux des autres²² » –, et s'amuse, comme toute la rédaction du *Nain Jaune* qui invente alors la figure de la « girouette », de la « fièvre d'ambition » et des retournements d'alliances subits de ses contemporains²³. Jouy n'y est d'ailleurs pas étranger : il écrit un opéra favorable à Louis XVIII, *Pélage ou le roi et la paix*, joué le 23 août 1814 sur une musique de Spontini. Ce ralliement vaut à l'ancien officier de l'armée royale son élection à l'Académie française, le 11 janvier 1815.

Le ralliement à la monarchie demeure néanmoins critique. Dans la « Revue de l'an 1814 » publiée en janvier 1815 dans le *Journal général*, Moussinot, marchand à la retraite et voisin de Guillaume, prend le relais du « Bourgeois du Marais » pour incarner la figure de l'incrédulité politique, naturellement conservatrice : « tout bien calculé, depuis une soixantaine d'années que j'assiste à la représentation de la vie, je vois de temps à autre changer les acteurs, mais la pièce est toujours la même²⁴ ». Clénord et Fréminville y figurent les nantis ravis du retour des rois, tandis que d'autres personnages, Duterrier et Guillaume lui-même, s'inquiètent de la présence insistante, autour du monarque, des ennemis de la Charte. Mais dans ces discussions de voisinage, l'exigence d'entente retrouvée prime sur les désaccords.

La référentialité floue de l'écriture persiste dans les feuillets de *Guillaume le Franc Parleur*, mais l'incertitude flottant sur l'existence réelle des personnes et des situations décrites est utilisée dans une perspective explicitement politique. Car il s'agit ici d'explorer les dérives possibles du nouveau régime en mettant le faux (la fiction) au service de la vérité. Voici Guillaume endormi et rêvant d'une intrusion nocturne dans un couvent des environs de Paris où il trouve « six jeunes filles, nues jusqu'à la ceinture » se frappant le corps avec une discipline pendant qu'un vieillard « pâle et décharné » récite des prières à haute

22. « Indécision des mœurs actuelles », *Guillaume le Franc Parleur*, Paris, Pillet, 1ère édition, 1815, tome I, p.88-91 (*Gazette de France*, 20 juin 1814).

23. *Ibidem*, « Pathologie morale », p. 183-186, 20 août 1814.

24. « Revue de l'an 1814 », *Guillaume le Franc Parleur*, Paris, Pillet, quatrième édition, 1817, tome II, p. 3-4, (*Journal général*, 7 janvier 1815).

voix²⁵. Ce « cauchemar » anticlérical et quasi-sadien l'incite à se rendre, le lendemain, au lieu aperçu en songe. Il y trouve le même bâtiment et le même vieillard qui lui explique diriger là « une maison d'éducation de jeunes filles destinées à l'état religieux²⁶ ». Une forte incertitude plane sur l'ensemble de cet épisode : « J'ai dit ce que j'ai rêvé, j'ai dit ce que j'ai cru voir, et il en est résulté une telle confusion d'idées que je ne saurais affirmer où commence la vérité, ni où finit le mensonge²⁷ ». Mais cette incertitude a une fonction politique explicite : elle aura servi « à l'examen de cette question : le rétablissement des ordres religieux pourra-t-il s'effectuer en France²⁸ ». Le thème anti-clérical est l'un des favoris du *Nain Jaune* qui a créé l'ordre des « Chevaliers de l'Éteignoir », destiné à dénoncer bigots et dévots hostiles à la Charte et favorables au retour des « ténèbres » : les anecdotes et les errances parisiennes de Guillaume ne servent donc plus à créer une actualité à distance de l'actualité politique, mais bien à interroger celle-ci de biais.

La vie de Guillaume aura donc été sensiblement plus agitée que celle de son oncle ; Jouy abandonne le feuilleton du *Journal général* en mars, pour retrouver la *Gazette de France* et célébrer le retour de l'Empereur aux Tuileries, « où la fortune [a ramené] l'homme extraordinaire qui l'a maîtrisée pendant quinze ans²⁹ », et reprocher aux Bourbons de ne pas avoir compris qu'ils régnaient « sur le même pays que leurs ancêtres » mais pas « sur le même peuple ». Le *Journal général* remplace alors Jouy par l'un de ses imitateurs et concurrents, Nicolas Balisson de Rougemont, le « Rôdeur », dont les esquisses de « mœurs du jour » seront publiées par le libraire Rosa à partir de 1816.

En juillet 1815, Guillaume doit pourtant s'ajuster à l'ultime échec de l'Empereur dans une « profession de foi politique » désappointée et consensuelle : il se pose en patriote, ennemi du despotisme, admirateur de Napoléon mais résigné à son échec, aspirant à la paix et à la réconciliation nationale « sous le règne d'un monarque populaire », apte à instituer un « pacte social inviolable » garantissant les « droits » et les « intérêts » du peuple, « à l'abri duquel puissent fleurir à la fois l'autorité

25. « Le cauchemar », *ibidem*, p. 74, 11 février 1815.

26. *Ibidem*, p. 77.

27. *Ibidem*, p. 78.

28. *Ibidem*, p. 72.

29. « Le retour de l'Empereur », *Ibidem*, p. 162 (*Gazette de France*, 27 mars 1815).

royale et la liberté publique³⁰ ». Ce faisant, Guillaume peut résigner ses fonctions et laisser place à une troisième et plus durable incarnation de Jouy, l'hermite de la Guiane. Il s'agit de nouveau d'un vieil homme, déjà croisé au détour d'un épisode de *L'Hermitte de la Chaussée d'Antin*, mais pourvu, malgré son grand âge, d'une parfaite virginité politique. Ce nouvel hermite s'est établi « sur les bords de l'Orénoque » bien avant le début de la Révolution ; en 1815, il revient en France accompagné d'un bon sauvage, Zaméo, pour y promener un regard étonné : Jouy renoue ainsi avec l'étude des mœurs parisiennes, après avoir néanmoins examiné toutes les constitutions de la France depuis 1791 et s'être assuré que la Charte recèle « tous les éléments de cette liberté publique pour laquelle cette nation combat depuis 25 ans³¹ ». Moins agités que *Guillaume*, les *Hermites* de la Restauration demeurent traversés par des visées explicitement politiques. La position critique de Jouy à l'égard du régime, sa participation active à de nombreuses feuilles libérales, comme la *Minerve* et le *Courrier français*, le triomphe de son *Sylla* en 1821, où Talma incarne un Napoléon en toge romaine, lui valent quelques mésaventures judiciaires dont il tire, en 1829, en collaboration avec Jay, une série intitulée *Les Hermites en prison ou consolations de Sainte-Pélagie*.

Dans *L'Hermitte de la Guiane*, la chronique des mœurs a repris le dessus, fixant à nouveau une actualité parisienne à la référentialité floue, relativement détachée de la vie politique. Le narrateur reprend la posture de l'observateur, « doué d'un coup d'œil intrusif » et capable de reconnaître « à la contenance, à la démarche d'un passant, sa profession, ses habitudes, et même son caractère³² ». Moins inspirée, cependant, que dans les années de la Chaussée d'Antin, l'écriture de Jouy se nourrit davantage de la riche vie de plaisirs de la capitale. C'est ainsi qu'il mène ses amis en septembre 1816, aux toutes nouvelles « montagnes russes » installées près de la porte Maillot³³. L'attraction, qui fait fureur, inspire également à l'équipe du

30. *Ibidem*, p. 303-305, 8 juillet 1815.

31. « Les Constitutions », *L'Hermitte de la Guiane*, Paris, Pillet, 1816, tome 1, p. 35 (*Gazette de France*, 31 juillet 1815). L'hermite, comme bien d'autres, regrette pourtant que la Charte ait été seulement « concédée » par le trône.

32. « Les passants », *ibidem*, tome I, p. 325 (*Gazette de France*, 16 février 1816 et non 25 décembre 1815, comme l'indique l'édition Pillet : la plupart des dates indiquées dans l'édition de *L'Hermitte de la Guiane* sont fantaisistes ; par ailleurs, à la différence des séries précédentes, l'édition en librairie ne respecte pas l'ordre des feuilletons et en omet certains).

33. *Ibidem*, tome II, p. 308-319, (*Gazette de France*, 16 septembre 1816, et non 27 juillet, comme l'indique l'édition en librairie).

jeune Scribe un petit vaudeville, en octobre 1816³⁴ : les bulletins de mœurs de Jouy fonctionnent ainsi à la manière de ce théâtre d'actualité qui se nourrit des vogues, des scandales et des autres spectacles à la mode.

L'HERMITE AU MERCURE ET LA DILATION DE L'AMBITION DESCRIPTIVE

À partir de janvier 1817, l'hermite migre au *Mercur de France*, dont Jouy dirige la rédaction, pour une longue série d'articles sur la province. Hebdomadaire de format in-8°, et donc dépourvu de feuilleton, le *Mercur de France* est une revue prestigieuse, et les articles de l'*Hermite en province* apparaissent comme les épisodes d'un récit de voyage publié par fragments. Ce voyage ancre fortement l'écriture de Jouy du côté de la description exhaustive des mœurs contemporaines, éloignée de la polémique politique. Dans ce reportage constitué d'une collection de remarques authentifiées par la présence de l'observateur sur les lieux, les anecdotes et les personnages décrits peuvent apparaître comme aussi fictifs que leurs prédécesseurs parisiens. La publication périodique du voyage, qui se déroule sur le territoire selon un itinéraire raisonné, contribue pourtant à la construction d'un vaste édifice référentiel rendant compte de la réalité provinciale³⁵. La volonté d'exhaustivité dicte d'ailleurs une organisation beaucoup plus structurée du propos : chaque lieu, ville ou province, est dans un premier temps l'objet d'une description topologique et historique avant que l'hermite, souvent informé par des rencontres ou des connaissances locales, n'envisage les mœurs actuelles des habitants. La mise en livre des épisodes de l'*Hermite en Province*, qui se suivent de peu chez Pillet, renforce encore la teneur informative du texte, puisque le lecteur est invité à suivre les pérégrinations du voyageur sur des cartes régionales attachées

34. *Les Montagnes russes, ou le Temple de la mode*, vaudeville en 1 acte, par MM.*** [Delestre-Poirson, Dupin et Scribe], théâtre du Vaudeville, 31 octobre 1816.

35. Sur l'intérêt nouveau pour la province dans les premières décennies du XIX^e siècle ; voir Alain Corbin, « Paris-Province », dans Pierre Nora [dir.], *Les lieux de mémoire. Les France : Conflits et partages*, Paris, Gallimard, 1992, p. 777-823. Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Le Seuil, 1989 ; et sur les récits de voyage en province plus particulièrement, voir Stéphane Gerson, « Parisian litterateurs, provincial journeys and the construction of national unity in post-revolutionary France », *Past and Present*, n° 151, may 1996, p. 141-173.

à la couverture. *L'Hermite en province* s'apparente ainsi, comme bien des récits de voyage du temps, à un guide.

Publiés désormais selon une périodicité plus espacée et moins régulière (tous les quinze jours ou trois semaines), les bulletins de l'hermite promeuvent une actualité plus dilatée, celle d'un contemporain défini par différence avec « l'avant » de l'Empire ou de la Révolution. Éloigné du rythme quotidien des journaux politiques, Jouy rompt ainsi avec la pratique des premiers *Hermites* mais aussi plus généralement avec toute l'écriture des mœurs parisiennes héritée de Mercier : il ne s'agit plus de retoucher ou de mettre à jour la peinture d'un « aujourd'hui » en perpétuelle mutation, mais bien de fixer le caractère durable d'un présent que la rupture de 1814-1815 semble avoir définitivement éloigné de l'Ancien Régime comme du moment révolutionnaire. Les tableaux de mœurs des années 1830, lancés par des éditeurs et n'empruntant plus à la presse que ses écrivains-journalistes, s'inscrivent dans une dilation similaire de la temporalité de l'étude de mœurs. En 1831 dans *Le Livre des Cent-et-un* imaginé par l'éditeur Ladvoat et auquel collabore Jouy, le présent se comprend par contraste avec « une vie d'amour et de duel, une vie brodée sur toutes les coutures, toute en relief, toute parée, faite exprès pour la comédie et pour le conte », « l'univers bariolé de passions et de vices » des romans de Lesage et le « vieux monde de la comédie³⁶ » : l'Ancien régime littéraire, en somme. Étendant à toute la France les ambitions du tableau de Paris, *Les Français peints par eux-mêmes*, publiés à partir de 1840 par Léon Curmer, se réfèrent également à l'« il y a cent soixante ans » du dix-septième siècle, ce monde qui « s'est évanoui dans les révolutions et les tempêtes³⁷ ».

ÉCRITURE POLYPHONIQUE ET GENÈSE D'UNE CONFIGURATION MÉDIATIQUE

L'Hermite en province voit également l'apparition explicite d'une pratique de l'écriture déléguée : après un premier périple aquitain destiné à prendre la mesure des maux dont a souffert la France depuis la

36. Jules Janin, « Asmodée », *Paris ou Le Livre des Cent-et-un*, op. cit., tome I, 1831, p. 11.

37. Jules Janin, « Introduction », *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, 1840, tome I, p. VII-VIII.

Révolution, l'hermite redevient sédentaire. À partir de 1818-1819, dans les articles consacrés à la Normandie puis à la Bretagne, Jouy confie son travail d'observation à un « jeune ami », identifié comme « L. F. » puis comme « M. N. Lefevbre » dans les avertissements des volumes 7 et 8 publiés chez Pillet. Devenant en quelque sorte l'éditeur d'une série qui porte sa marque, Jouy se trouve dans le même mouvement conforté dans son statut d'auteur littéraire : s'il n'est plus l'observateur attentif qui recueille les faits sur le terrain, il est celui qui donne aux « tableaux » fournis par son aide « quelques coups de pinceau » de manière à « leur donner cette identité de manière et de coloris qu'on aime à rencontrer dans l'ensemble d'une grande composition³⁸ ».

Au juste, cette pratique de l'écriture déléguée ne fait que prolonger les nombreuses « correspondances » qui émaillent les chroniques depuis les débuts de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin*. Dès 1811, Jouy a reçu du courrier de lecteurs soucieux de prolonger, corriger, enrichir ses descriptions parisiennes³⁹ ; il s'en est inspiré pour se créer tout un réseau de « correspondants », réels ou supposés, qui lui permettent d'enrichir le regard de l'hermite d'une multiplicité de points de vue ainsi que de faire entendre la pluralité des voix de la ville. En novembre 1811, rejetant toute instrumentalisation de sa rubrique « pour faire [y] circuler la médiansance, les noirceurs et les calomnies », il annonce qu'il publiera dans son bulletin de Paris les lettres qui « auront véritablement quelque chose d'intéressant à dire au public⁴⁰ ». Ces « correspondances » n'autorisent pas seulement Jouy, dont l'écriture semble volontiers paresseuse, à meubler sa rubrique et aborder un grand nombre de sujets dans un même article sans sombrer trop explicitement dans le fourre-tout ou la « macédoine » ; ces lecteurs/correspondants valident également la justesse de la sémiologie urbaine proposée par l'hermite ; ils permettent de mettre en scène l'intérêt soulevé par tel ou tel sujet abordé dans un bulletin précédent (les pensionnats de jeunes filles, le statut des gens de lettres, les bienséances

38. Étienne de Jouy, « Avertissement », *L'Hermite en province*, tome 7, Paris, Pillet, date de la première édition ?

39. « Correspondance », *HCA, op. cit.*, I, p. 179 (12 novembre 1811) : « Je fais chaque jour l'expérience qu'il est impossible d'écrire dix lignes, sur quelque sujet que ce soit, sans compromettre dix intérêts particuliers, sans froisser vingt amours-propres : les reproches, les plaintes, les réclamations, m'arrivent de tous côtés ».

40. *Ibidem*, p. 180.

etc.) et, surtout, de figurer la pluralité du public – partant, de la société parisienne – dans l'espace du journal. Le bulletin de l'Hermitte devient donc littéralement le « bulletin de Paris » puisqu'un grand nombre de situations sociales (du grand monde à la petite bourgeoisie commerçante) et de quartiers se trouvent représentés dans le feuilleton de la *Gazette*. Après avoir brouillé le message référentiel, Jouy organise ainsi un autre déplacement fondamental par rapport à la partie politique du journal : à l'anonymat univoque d'une information politique contrôlée, il oppose le bavardage plurivoque des habitants de la grande ville.

Jouy installe ainsi un petit monde bigarré et divers, fût-ce sur le mode de la fiction, à l'intérieur d'un journal puissamment modelé par l'autorité politique. Des idiomes, des opinions et des identités sociales multiples s'y croisent : les premiers mois de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin* sont ainsi ponctués d'une soi-disant querelle entre les « bourgeois du Marais » et les familles de la Chaussée d'Antin à propos des modes de vie et les nuances du bonheur bourgeois. C'est ainsi tout un lectorat pris dans ses préoccupations de tous les jours qui fait irruption au rez-de-chaussée du journal politique. À partir de 1814, on l'a dit, ce lectorat est également saisi au travers de ses débats politiques : dîners de famille, conversations de trottoir, tout est bon pour figurer la diversité de l'opinion dans des journaux désormais moins monocolores que gênés, en cette période de grande incertitude, par la nécessité de devoir représenter une opinion ferme. L'hermite ne masque pas ses préférences libérales mais s'amuse à marquer la variété et la volatilité des opinions de ses contemporains.

Écriture déléguée et polyphonie fictive s'entrecroisent et se nourrissent donc constamment dès les débuts de l'Hermitte. Ce faisant, Jouy a fait fonctionner un journal dans le journal, et préfigure les expériences « médiatiques » des années 1830, qu'il s'agisse de *La Presse* de Girardin ou de ces tableaux de mœurs collectifs où chaque écrivain devait apporter sa spécialité et son point de vue. Les parties provinciales des *Français peints par eux-mêmes* sont ainsi composées par des « hommes spéciaux », qui écrivent au nom de leur savoir du lieu⁴¹. Ces passeurs apparaissent

41. Sur cette partie peu étudiée de la série de Curmer, voir Anne-Emmanuelle Demartini, « Le type et le niveau. Écriture pittoresque et construction de la nation dans la série provinciale des *Français peints par eux-mêmes* », dans Anne-Emmanuelle Demartini et Dominique Kalifa [dir.], *Imaginaires et sensibilités au XIX^e* Paris, Créaphis, 2005, p. 85-96.

ainsi comme les descendants des innombrables correspondants, guides, connaissances ou simples rencontres de hasard qui guident l'Hermite et ses collaborateurs dans les méandres de la France provinciale. Ils figurent les voix d'une France multiple, détaillée périodiquement dans l'espace du journal puis ressaisie en livre, de même que les feuilletons des hermites parisiens restituaient les bruissements d'une société multiple. Telle est sans doute la plus grande trouvaille de Jouy : inventer dans une presse censurée puis fortement politisée un espace plus démocratique où la vérité et le mensonge s'entremêleraient sans fausse note, où la liberté de parole serait sans conséquence, où la multiplicité des opinions ne signifierait pas leur reniement, où le futile et le quotidien auraient droit de cité. La presse populaire du Second Empire jouera sur un ressort similaire, en opposant aux informations rébarbatives d'une presse politique pourtant moins muselée que celle du début du siècle, une mosaïque d'esquisses de mœurs, de chroniques, de fictions, d'informations pratiques renvoyant à la vie réelle des Français. Les hermites suggèrent ainsi combien l'étude de mœurs, au XIX^e siècle, a fleuri sur le terreau de la censure politique – on sait bien que l'équipe du *Charivari* y transféra son inventivité après les lois de 1835 ; ils indiquent aussi combien les études de mœurs de la presse du XIX^e siècle gagnent en lisibilité être réinscrites, problématiquement, dans une écriture de l'actualité.